

Espérance chrétienne et Royaume de Dieu

Introduction – Le XXIème siècle et la perte de l'humain

1 – Où est le véritable humain ?

11 – Là où l'homme est rendu attentif aux besoins fondamentaux et élémentaires de la vie humaine.

12 – Là où est reconnue la dignité de l'être humain en dehors de toute autre considération

13 – Il n'est pas de vie humaine sans foi

2 – Répondre aux « signes des temps »

21 – Quels sont-ils ?

22 – Croire que Dieu appelle de façon nouvelle à travers la nouveauté d'un temps.

23 – A l'école de Jésus, le prophète du Royaume, discerner les signes du Royaume qui advient.

231 – Jésus prophète du Royaume en actes et en paroles

232 – Aujourd'hui, lire les signes du Royaume qui vient

3 – Un christianisme ouvert à l'espérance

31 - Consentir à perdre pour ouvrir de nouveaux chemins

32 - Le défi de l'espérance : au coeur du mal, à la suite du Christ sur la croix

33 - L'espérance suppose de vivre une perpétuelle libération de soi

Conclusion

Quand l'espoir n'est plus, reste l'espérance.

Le provisoire, l'incertain, seule chance de vivre « vraiment humain » (4 défis)

Un pluriel à articuler : « Laissons l'autre nous dire qui il est » (D.Gira)

La chair humaine, le lieu de Dieu

« Que le Dieu de l'espérance vous comble de joie et de paix dans la foi, afin que vous débordiez d'espérance par la puissance de l'Esprit Saint » (Rm 15,13)

Expérience chrétienne et Royaume de Dieu

Introduction

Au cours des siècles, l'homme a traversé en permanence des crises qui l'ont touché personnellement ou collectivement et qui l'ont provoqué à chercher des issues. Au XXIème siècle, la crise réside, pour une large part, dans la perte de l'humain qui abolit toute échelle de valeurs et entretient l'individualisme. Quels chemins d'espérance alors ?

1 – Où est le véritable humain ? (GS 4,11,26)

Crise matérielle, sociale, humanitaire, la crise réside pour une large part dans la perte de l'humain. En ce temps, rien d'humain n'échappe au diktat de l'argent roi.

11 – Là où l'homme est rendu attentif aux besoins fondamentaux et élémentaires de la vie humaine.

cf. Les droits de l'homme (art 25-26) et la doctrine sociale de l'Eglise : l'alimentation, le vêtement, le logement, la santé, l'éducation, l'emploi

12 - Là où est reconnue la dignité de l'être humain en dehors de toute autre considération.

Le développement doit être intégral. Il concerne tout homme et le tout de l'homme (Paul VI). Le sous-d développement a une cause profonde : le manque de fraternité entre les hommes et entre les peuples qui se traduit par des inégalités profondes quant au partage des richesses. « *La société toujours plus globalisée nous rapproche mais ne nous rend pas frères* » (Benoit XVI). Il faut savoir s'indigner quand l'humain est mis à mal. « *On devient vieux quand on perd la capacité de s'indigner.* » (S. de Beauvoir)

L'Evangile est, de manière radicale, un message d'humanisation. En cela, il est libérateur (GS 22). Alors qu'on ne croit plus en l'homme, Dieu y croit. C'est pour cela qu'on ne peut dissocier l'Eucharistie de ses implications éthiques. La fraternité est une composante de l'Eucharistie.

13 – Il n'est pas de vie humaine sans foi

Il n'est pas d'autre chemin que de faire « crédit », faire confiance.

Ce langage élémentaire de la foi traverse tous les domaines de nos existences. Croyance et créance sont étymologiquement voisines. Faire crédit, éprouver la fiabilité, se fier à quelqu'un toutes ces expressions ont sens dans le domaine financier, dans nos relations interpersonnelles et aussi dans la sphère du religieux. L'ensemble de nos échanges, voire toute notre vie en société, est fondé sur une confiance inaugurale ou initiale. C'est ce qui caractérise l'humain.

A la différence de l'animal, l'être humain est radicalement inachevé et cela tout au long de son existence. Cet inachèvement constitutif l'appelle à faire confiance en la vie, à y croire. Cela suppose toujours de passer un seuil, celui de laisser la peur devant l'inconnu pour donner place au simple courage d'être et de vivre. Ces seuils on ne peut pas les franchir seul. Ces nouvelles naissances supposent des relations qui nous précèdent, parentales, amicales... Nous sommes engendrés à la confiance par d'autres qui nous font confiance, même si nous avons toujours entre nos mains la décision de risquer la foi ou de ne pas la risquer. D'où la nécessaire réactivation ponctuelle ou organisée de l'acte de foi inaugural. Et cela grâce à des « passeurs ».

Jésus en est un parmi d'autres, lui qui s'intéresse d'abord et avant tout à cette foi comme unique source de vie (cf les récits évangéliques des rencontres de Jésus) « *Va ta foi t'a sauvé !* » On peut penser à la femme atteinte d'hémorragies, aux porteurs du paralytique, au centurion. Jésus nous apprend qu'il n'est pas de vie humaine sans foi. Cela n'empêche en rien la difficulté de croire en la vie quand le mal sous toutes ses formes la traverse : maladies, malheurs, échecs, séparations, etc. Cela n'enlève pas non plus l'impossibilité de poser un acte de croire à la place d'autrui. Cela rend

toujours difficile le processus de transmission.

2 – Répondre aux « signes des temps »

c'est à dire aux évènements, aux exigences, aux requêtes de notre temps ; aux attentes, aux aspirations et au caractère dramatique de la mort (GS 4 et 11)

21 – *Quels sont-ils ?*

Ils touchent à la fracture culturelle

- dans les institutions (famille, mariage, école, loisir...)
- entre les générations;
- entre la société et les Eglises

Ils se manifestent par

- la recherche de l'autonomie personnelle
- le désir de l'épanouissement individuel
- l'omniprésence de la technologie
- l'information en temps réel
- la volonté du « tout, tout de suite »

Nous sommes passés à une culture marquée par

- | | | |
|-------------------|------------------|---------------|
| - l'autorité | à une culture de | l'autonomie |
| - la stabilité | | la mobilité |
| - la vérité | | la recherche |
| - la transmission | | l'invention |
| - la durée | | l'immédiateté |

22 – *Croire que Dieu appelle de façon nouvelle à travers la nouveauté d'un temps.*

Pour donner un contenu à cette affirmation, je me réfère à la manière dont nous nous adressons à Dieu dans la prière liturgique. Nous disons cette expression : « au Dieu qui est, qui était et qui vient » non pas « et qui sera », mais « et qui vient ». Vers quelle réalité cela nous oriente-t-il ? La même que celle qu'évoquait Denis Vatinel quand il nous disait que, affirmer la Résurrection de Jésus, c'est, du même mouvement, affirmer sa venue en notre histoire, car il vient, il continue de venir. Aujourd'hui, ici et maintenant, dans ce monde qui est le nôtre, Dieu vient. « *C'est aujourd'hui le jour favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut* ». L'espérance, dès lors, n'est pas tellement un dynamisme qui nous projetterait vers un au-delà du temps, mais plutôt un dynamisme qui projette dans d'au-delà de ce temps présent, c'est-à-dire un dynamisme habité de notre confiance dans les potentialités ultimes de ce temps, à savoir que ce monde a vocation à devenir Royaume de Dieu.

Discerner « les signes des temps » dans cette perspective, serait donc apprendre à découvrir, à entendre, à sentir, à percevoir l'appel que nous y adresse le Dieu qui vient ici et maintenant. Espérer serait entrer dans l'espérance de Dieu pour le monde, humanité et cosmos compris. Or, quelle est cette espérance, ce désir, cette passion, pour reprendre les mots de Luther réentendus avant-hier soir ? Qu'aucun de ses enfants ne se perde et que la création soit, grâce à eux et grâce à lui, le Dieu qui vient, conduite à l'accomplissement de sa vocation : devenir un monde habitable pour tous où il fait bon vivre ensemble dans la concorde, la justice et la paix.

C'est aujourd'hui qu'il faut espérer, c'est aujourd'hui qu'il faut discerner l'appel, c'est aujourd'hui qu'il faut avancer pas à pas, dans la nuit de l'impuissance éprouvée peut-être, dans la démaîtrise sans doute, habité d'une foi à « déplacer les montagnes ». « *C'est toujours par-delà l'horizon de notre raison que Dieu nous vient, quelles que soient nos fois respectives et nous pouvons vraiment nous attendre à du nouveau chaque fois que nous faisons l'effort de déchiffrer ses signes aux horizons des mondes et des cœurs.* »¹

Croire que Dieu appelle de façon nouvelle à travers la nouveau du temps, concrètement,

¹ Christian Salenson, « *Christian de Chergé, une théologie de l'espérance* », Bayard, 2009, p.170

qu'est-ce à dire ? Reprenant quelques-uns des domaines évoqués ces jours-ci où naît en nous la révolte, où gît, peut-être, la tentation de la résignation devant l'injustice, la pauvreté et la misère, le pouvoir de l'argent, l'oppression et le mal-être qu'il produit, l'abdication des politiques, etc. à quelles advenues du Royaume discernons-nous que nous sommes appelés à participer ? Quelles lignes de fond conduisant à plus d'humanité, découvrons-nous dans des pratiques nouvelles : celles de l'agriculture raisonnée, du partage des savoirs, des rapports nouveaux producteurs-consommateurs, etc. Qu'est-ce qui se révèle comme aspiration dans les mouvements d'indignations, de révoltes, de libérations ?

23 – A l'école de Jésus, le prophète du Royaume, discerner les signes du Royaume qui advient.

Quand Jésus parle de lui-même comme celui par qui le Royaume de Dieu arrive, il se réfère au texte d'Isaïe comme l'accomplissant :

« Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Lc 7, 22).

Cette traduction du salut en termes de changement concret, de manifestation d'une attitude d'amour envers tout être humain qui suscite compassion, sollicitude, volonté de mieux être pour lui, nous conduit à considérer le salut comme un « devenir humain »². Celui-ci trouve son achèvement ultime en Christ « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6)³. Le salut en Christ, salut de ce monde et de chacun en ce monde, concerne toutes les dimensions de l'existence sociale et individuelle. Présente au monde, engagée dans le monde, solidaire et partenaire du monde, une Église en état de mission se situe dans le mouvement du dialogue continu entre Dieu qui offre son salut, sa visite, son hospitalité aux hommes et le monde qui, pris en toutes sortes de maux, aspire à la délivrance, au bonheur et à la vie pacifiée.

Vous avez su, hier, quel que soit le texte qui vous a occupés, discerner l'advenue d'une humanité filiale et fraternelle au cœur des combats et pratiques de groupes ou de personnes. Jean XXIII exprime comme une nécessité pour le Concile d'apprendre à lire ainsi les « signes des temps »⁴. L'expression a fait dès lors florès et jusque dans la décennie qui a suivi Vatican II. Scruter les signes des temps était devenu une composante de l'évangélisation tout comme « découvrir avec joie et respect les semences du Verbe » (AG 11) présentes dans la diversité des cultures. Ce vocabulaire pouvait-il être le signe d'une récupération ou manifestait-il un authentique respect de Dieu et du monde dans un regard radicalement renouvelé sur leur relation ? L'interprétation des signes des temps pose, en effet, la question du rapport entre le Royaume de Dieu et l'histoire. Regarder la manière dont, aux témoignages des évangélistes, Jésus se manifeste prophète du Royaume de Dieu ouvre des chemins de discernement des signes des temps.

231 – Jésus, prophète du Royaume, en actes et en paroles

Que l'on se réfère à Marc (1,14-15) ou à Matthieu (4,17), la prédication inaugurale de Jésus en Galilée, après son baptême par Jean dans le Jourdain, s'exprime dans les mêmes termes : « Repentez-vous, le Royaume de Dieu (des cieux) est tout proche. » « Le temps est accompli. Le Royaume de Dieu est devenu tout proche » (Mc 1,15). Le temps est accompli, le moment est arrivé où l'attente messianique qui habite les milieux fervents du judaïsme au 1er siècle va se faire réalité concrète dans l'histoire. Mais sans doute, ce Royaume de Dieu dont Jésus va se faire le prophète risque-t-il d'en déconcerter plus d'un dans l'idée qu'il en a. D'où l'admonestation de Jésus : « Repentez-vous et croyez à l'Évangile ». Le Royaume de Dieu s'est fait proche, il est là. Il s'agit de le reconnaître et de l'accueillir, dans les paroles et les pratiques de Jésus, en se laissant déplacer dans ses certitudes et ses convictions.

Dès qu'il a annoncé que le « monde nouveau de Dieu »⁵ s'est approché, l'évangile selon

² Yves Burdelot, *Devenir humain. La proposition chrétienne aujourd'hui*, Paris, Le Cerf, 2002.

³ Comme l'indique également la perspective de « Gaudium et Spes », n° 38-39.

⁴ Message d'annonce du Concile, *Humanae salutis*, 25 décembre 1961, *AAS*, 54, (1962)

⁵ C'est ainsi que Jean-Marc Babut, propose de traduire, en langage pour aujourd'hui, l'expression « Royaume de Dieu »

Marc en signale la réalisation à travers l'enseignement et l'agir de Jésus. « Quand le monde nouveau de Dieu est présent, les pouvoirs hostiles à l'être humain doivent céder. »⁶ Les récits de rencontres qui accompagnent le ministère public de Jésus montrent les visages de ces pouvoirs : Satan, la maladie ou le handicap sous toutes ses formes avec leur cortège d'exclusions ou de ruptures du lien social, la loi religieuse elle-même quand elle se fait aliénante (Mc 2, 27-28). Entrer dans le monde nouveau de Dieu par la médiation de la rencontre de Jésus, c'est expérimenter une délivrance, une libération, un salut ici et maintenant. La globalité de ce salut s'appréhende à travers la multiplicité des verbes utilisés par Marc : soigner, guérir, rétablir, tirer d'affaire, sauver. Ceux-ci donnent à comprendre que le fruit de la rencontre de Jésus, de l'hospitalité qu'il offre à qui vient vers lui, est éprouvé comme un soin, un mieux-être, une remise debout, un rétablissement en santé, une issue heureuse à une situation désespérée. Un avenir est ouvert à la personne qui en est bénéficiaire, en capacité de vivre désormais une relation nouvelle à elle-même, à autrui, à la création qui l'entoure. Ce salut est pour tous, sans discrimination : hommes et femmes, juifs et étrangers, prostituées, publicains et pécheurs, car « *ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades* ». (Mc 2, 17). L'avènement du monde nouveau de Dieu se traduit aussi par l'annonce d'un pardon offert à tous de la part de Dieu (Mc 2, 5 ; 3, 28). Vous pouvez, dès lors, relire vos découvertes d'hier après-midi comme des signes du « monde nouveau de Dieu qui advient » sous nos yeux.

Quand Jésus parle du Royaume de Dieu, il le fait souvent sous forme de paraboles⁷. Dans le récit de ces histoires concrètes, il propose un chemin de sens à ses auditeurs. Pour cela, il cherche à les rendre attentifs à une situation qui advient sous leurs yeux ou qu'ils connaissent bien de telle sorte que la communication puisse s'opérer facilement entre lui et eux. Mais l'originalité de la parabole consiste en ce qu'elle comporte une « pointe » à travers laquelle l'auteur du récit invite ses auditeurs à un déplacement : déplacement du regard (le pharisien et le publicain, les ouvriers à la vigne), renversement d'une hiérarchie de valeurs (le trésor dans un champ, la découverte de la perle fine), possibilité de s'ouvrir à un univers nouveau (les invités au festin). Cette pointe est comme le doigt qui indique ce à quoi il s'agit d'être attentif au cœur même de cette histoire concrète : « *il en va du Royaume de Dieu comme...* ». Elle est cet inattendu de sens en vue de provoquer l'étonnement, le questionnement des auditeurs ; en vue de leur permettre d'entendre, de comprendre, de percevoir la dynamique de cette réalité appelée « Royaume de Dieu ».

L'usage de ce genre littéraire manifeste chez Jésus une pratique d'hospitalité à l'égard du réel et à l'égard de tout être humain immergé dans ce réel. Dans les paraboles, comme nous venons de le dire, Jésus évoque une réalité quotidienne telle qu'elle se manifeste aux yeux de tous (un semeur qui répand la semence dans ses champs, deux hommes qui montent au temple pour prier...) et il en révèle des potentialités de sens et entre autres, celle d'identifier la réalité présente du Royaume. La parabole, pour qui sait l'entendre, devient chemin de compréhension et de reconnaissance du Royaume de Dieu ici et maintenant ; chemin de compréhension et de reconnaissance de la manière dont il croît.

Dans chaque cas, pour qui peut et veut entendre, les paraboles de Jésus font paraître les « ultimes possibles » qui se cachent dans les récits et styles de vie du monde. Elles donnent à entendre que celui-ci, tel qu'il est et en dépit de ses cécités et violences, a vocation de s'ouvrir à la « métamorphose messianique »⁸, au monde nouveau de Dieu. Apprendre à accueillir cette profondeur des réalités quotidiennes, c'est devenir apte à discerner « les signes des temps », la proximité du Royaume qui ne cesse de venir.

233 – *Aujourd'hui, lire les signes du Royaume qui advient*

Qu'est-ce qui peut favoriser une compréhension des signes de notre temps ? Qu'est-ce qui autorise à reconnaître, en ces signes, le Royaume de Dieu présent et à l'œuvre ? Comme élément de réponse à la première question, nous évoquerons « Gaudium et spes » en son début :

⁶ Jean-Marc Babut, *op.cit.* p.76.

⁷ Voir les paraboles du Royaume en Mt 13 ; 20,1-16 ; 22,1-14 ; 25,1-32 et en Mc 4.

⁸ Christoph Théobald, *Le christianisme comme style. Une manière de faire de la théologie en post-modernité*, Le Cerf, 2007, p.99-100.

« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. »

La compréhension des signes des temps demande d'abord une capacité d'écoute de la part des chrétiens, écoute des hommes et des femmes dont ils se font proches, écoute des soubresauts qui accompagnent l'éclatement d'un monde dans ses structures sociales, économiques et politiques, perspicacité pour y discerner les germes du neuf qui se fait jour. Pour ce faire, il s'agit de recevoir, entre autres, des sciences humaines, sociales et historiques, des clefs d'interprétation de cette réalité. (Ce qui a été fait dans la première partie de cet exposé) Scruter les signes des temps qualifie donc une certaine manière de regarder le monde. Celle-ci demande une acuité du regard pour discerner comme des lignes de fond, des chemins nouveaux, des transformations des rapports à la nature et entre les humains. En conséquence, il importe aux Églises de se donner les moyens de reconnaître les mutations qui s'annoncent en se référant à une multiplicité de clefs de compréhension. La réalité du monde est complexe et tenter de l'appréhender avec le plus de justesse possible exige la mise en articulation d'approches diverses, sociologiques, anthropologiques, philosophiques, économiques et politiques.

Au cœur de cette compréhension des signes des temps, les chrétiens se souviennent que *« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils...Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par son entremise »* (Jn 3, 16-17). Scruter les signes des temps serait donc aussi pour eux, partager le regard d'amour de Dieu sur le monde ; un regard qui veut discerner pour comprendre et accompagner mais aussi pour accueillir, dans les mutations d'aujourd'hui, les possibilités d'un devenir inédit où s'inscrit la présence créative de Dieu. Car *« l'Esprit de Dieu qui conduit le cours du temps et rénove la face de la terre, est présent à cette évolution. »* (GS 26). Le monde dans lequel les chrétiens, comme d'autres, sont immergés, devient le terrain même du dialogue où ils peuvent confronter leur interprétation de la réalité présente avec celles des diverses traditions spirituelles mais aussi celles de l'agnosticisme et de l'athéisme.

Le « monde nouveau de Dieu » advient, avons-nous vu et entendu à travers les pratiques et enseignements de Jésus, quand les pouvoirs hostiles à l'être humain sont ébranlés et vaincus. Où sont aujourd'hui ces pouvoirs et comment s'exercent-ils ? L'analyse de quelques grandes tendances de la société contemporaine et de l'individu qui s'y construit à travers des rapports sociaux, nous permet de pointer des lieux possibles d'aliénation : ainsi, la tyrannie de l'urgence et du « Tout, tout de suite » ; le poids de la responsabilité individuelle et de la culpabilité qui l'accompagne ; l'exigence de la réussite ; la marchandisation des rapports humains et des biens ; les discriminations et exclusions de toutes natures qui portent atteinte au lien social. Cette analyse attire l'attention sur ces lieux de résistance où apparaissent et se développent des rapports sociaux fondés sur d'autres moteurs que la violence et la compétitivité et sur des rapports à la nature autres que l'exploitation et le profit. Les Églises peuvent y reconnaître les germes d'une société nouvelle, juste, partageuse, fraternelle, signes de la puissance transformatrice du Royaume de Dieu.

En tout ceci se manifeste une volonté d'accueillir le monde comme un don de Dieu puisqu'il est destiné à la révélation des fils de Dieu (Rm 8,19). Se manifeste aussi un désir de se rendre attentif à l'oeuvre de l'Esprit dont les fruits sont justice et paix, vérité et fraternité. En définitive, il pourrait s'agir, pour les disciples du Christ, de se tenir, à la manière de leur Maître, au cœur de la matérialité des histoires et des enjeux humains, d'en favoriser le développement des possibles cohérents avec le monde de Dieu. En un mot, se tenir en serviteurs et témoins du Royaume qui vient ici et maintenant.

3 – Un christianisme ouvert à l'espérance

31 - Consentir à perdre pour ouvrir de nouveaux chemins

Vivre l'Evangile, c'est consentir à perdre.

- Au niveau du monde d'abord : c'est le prix du partage pour la justice et la paix
- une nécessité pour l'Eglise qui est une voix parmi d'autres. C'est dans la renonciation à une Eglise trop sûre d'elle-même, dans la reconnaissance de ses faiblesses et des nôtres, que peut naître une Eglise renouvelée par la vigueur de l'Evangile, condition d'un enfantement à une vie autre. La conversion est créative et ouvre des passages. C'est la dynamique du mystère pascal.

32 - Le défi de l'espérance : au coeur du mal, à la suite du Christ sur la croix

« Au coeur de la douleur humaine, nous atteignons la douleur de Dieu ; Dieu qui est à l'origine de toute tendresse est atteint par toutes les douleurs humaines et toutes les fois que la vie humaine souffre, il y a blessure dans la tendresse de Dieu »⁹

Le pourquoi de la non intervention de Dieu trouve ici son explication : ce Dieu silencieux, qui ne s'impose jamais, qui meurt d'amour pour ceux qui refusent de l'aimer, ce Dieu là est frappé par tous les coups qui atteignent la créature humaine. Il est dès lors en permanence la première victime du mal, il est toujours le premier souffrant, tant est grande son identification à l'être aimé. C'est ce qu'en Dieu, Jésus a exprimé sur la croix. Il a tout pris sur lui. Par l'agonie du Fils, Dieu connaît toutes nos agonies.

C'est à cet instant que s'écrit l'espérance. Les précarités dont Dieu a accepté de se revêtir ne font pas de ces réalités des espaces de mort mais des lieux de passage que les brèches ont justement entrouverts. Dans le tombeau vide, le vide est révélateur. *« Si c'était un tombeau plein, les premiers témoins n'auraient découvert qu'un mort, comme dans un tombeau. Il s'agirait d'un tombeau fermé. »¹⁰* Il s'agirait d'une souffrance, d'un handicap à jamais mortifère, il s'agirait d'un mur infranchissable. Or, *« il s'agit d'un tombeau ouvert (Jn 20,1) lequel alors devient plein, mais au sens où on le dit d'une grossesse, de la véritable présence, celle du Ressuscité, qui cependant n'est pas ici (Mc 16,13), présence de celui qu'il faut vraiment apprendre à rencontrer ailleurs, là où se fera la véritable rencontre. »*

En définitive, parler ici d'espérance, c'est dire la capacité qu'a l'homme de rejoindre son Dieu. Non pas une espérance qui serait une assurance ou une sécurité, mais une espérance qui, s'appuyant sur la constante révélation de Dieu à l'homme, où en Jésus sur la croix, nous est montré le chemin que Dieu offre à tous les humains. Sur la croix de son Fils, Dieu nous signifie son action contre le mal quel qu'il soit. Après la croix, il n'est plus possible d'imaginer un compromis quelconque de la part de Dieu avec la souffrance et le mal. Dieu s'atteste en permanence comme l'amour toujours offert à notre amour. Ici s'écrit notre impossible espérance et celle de ceux touchés en leur chair et en leur cœur. *« Elle espère à l'encontre de ce qu'elle a sous les yeux (Rm 8,24), elle espère à l'endroit où l'expérience et les possibilités concevables n'offrent rien à espérer (Rm 4,18), elle espère des choses qu'on ne voit pas (He 11,1), et tout cela, parce qu'elle espère contre la mort, l'impossible, la résurrection et la vie reçue de Dieu »¹¹*

33 - L'espérance suppose de vivre une perpétuelle libération de soi

L'espérance suppose et fait entrer dans, un processus de libération permanente, vers une liberté jamais acquise, une liberté du cœur qui cherche le bien et le bonheur. D'autre part, il n'y a pas de liberté sans rapport respectueux à autrui. Nous sommes des êtres construits pour recevoir la vie d'autrui. Et nous sommes des fils et des filles à qui il est demandé de couper le cordon ombilical pour aller jusqu'au bout de notre construction d'existence.

⁹ Maurice Zundel, *« L'humble présence »*, Inédits, éditions Tricone, Genève, 1985, p.165.

¹⁰ Adolphe Gesché et P.Colas, *« Et si Dieu n'existait pas »*, Cerf, Louvain, 2001, p.152.

¹¹ J. Moltmann, *« La théologie de l'espérance »*, Cerf, 1970, p.372.

Conclusion

Quand l'espoir n'est plus, reste l'espérance.

Le provisoire, l'incertain, seule chance de vivre « vraiment humain » (4 défis) : une vérité à faire parce que déjà là et pourtant pas encore ; une Eglise confrontée au séculier et donc appelée à ne plus être au centre, mais un groupe qui travaille à ce que, à sa place, le monde puisse devenir le monde de Dieu, le Royaume ; une espérance à nourrir, au cœur de situations de désespoir, qui s'arc-boute sur le mystère pascal, cette victoire de la vie sur la mort ; une liberté ou plutôt un travail de libération toujours à remettre sur le métier

Un pluriel à articuler : « Laissons l'autre nous dire qui il est » (D.Gira)

La chair humaine, le lieu de Dieu puisque l'incarnation est au cœur de la foi chrétienne.
« Que le Dieu de l'espérance vous comble de joie et de paix dans la foi, afin que vous débordiez d'espérance par la puissance de l'Esprit Saint » (Rm 15,13)